

De l'instruction à l'éducation : le rôle de l'enseignement de la lecture dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert

Mitsumasa WADA

Pourquoi Flaubert a-t-il choisi l'éducation comme le dernier thème de son œuvre ? On sait que Flaubert prétend écrire le dernier chapitre de *Bouvard et Pécuchet* pour montrer que « l'éducation, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand-chose, et que la nature fait tout ou presque tout¹ ». Avec le garçon voleur et la fille perdue, la démonstration semble bien faite. C'est une belle illustration du « défaut de méthode dans les sciences. » Mais cela n'explique pas pourquoi l'éducation doit venir après les autres sciences.

Bien entendu, on pourrait alléguer une raison inhérente à la diégèse du roman : les deux bonshommes ne pourront pas aborder la pédagogie pour enseigner les sciences aux enfants avant qu'ils les aient apprises eux-mêmes. Cependant, au-delà de cette explication, il nous semble possible d'y reconnaître une constante, un souci flaubertien, une prise de conscience du fonctionnement « moral » de la fin du récit.

On sait que toute fin du roman flaubertien est construite volontairement polémique. C'est un écrivain très attentif à la fin de l'œuvre, à la manière dont elle cesse de raconter et rend sa liberté au lecteur. En effet, l'écrivain ne peut finir un récit sans tenir compte de son effet moral. Dans le roman flaubertien, la fin de l'œuvre et la moralité sont inséparables l'une de l'autre. Or, qu'est-ce qu'il y a de mieux que l'éducation des enfants pour parler de la morale ? Ce chapitre a pour dénouement la chute des enfants. La place de l'éducation s'explique ainsi, du moins partiellement,

par le souci qu'à l'auteur de privilégier la fin du récit comme lieu d'interrogation sur les rapports entre l'*excipit* et le fonctionnement « moralisateur ».

1. L'éducation mise en question à la fin du roman flaubertien

Cela ne veut pas dire, bien évidemment, qu'à la fin du récit, le roman flaubertien veuille moraliser. Au contraire, il fait tout pour échapper à la tentative de moralisation qu'imposent nécessairement la structure narrative du récit ou le lecteur potentiel. On connaît l'aversion de l'écrivain pour conclure :

“L'ineptie consiste à vouloir conclure².”

Cependant, comme la bêtise est consubstantielle à l'œuvre flaubertienne, la conclusion constitue un des enjeux les plus importants du roman flaubertien. Elle est l'aporie de la narration où le texte doit s'efforcer de son mieux de donner une conclusion sans conclure, de feindre de donner une leçon. Ainsi, la tension narrative est-elle le plus perceptible à la fin du récit, comme pour chercher à savoir comment il peut prendre fin sans donner une interprétation moralisatrice. Confronté à cette difficulté, le roman flaubertien propose diverses solutions. En fait, il nous semble possible d'apercevoir un lien entre l'évolution de la technique narrative du roman flaubertien, des œuvres de jeunesse à celles de la maturité, et la façon dont il traite de la moralité.

On peut ainsi distinguer chronologiquement trois types de solutions qui correspondent chacun à une étape dans l'œuvre de Flaubert.

Premièrement, les œuvres de jeunesse mettent en évidence, quelquefois trop, le rôle que le récit doit jouer à la fin : Morale ou leçon. Elles en parlent si souvent, et soulignent la moralité de l'œuvre si manifestement,

que le lecteur ne sait plus s'il s'agit d'une insistance sur le message à transmettre, ou d'un traitement ironique de la moralité de l'œuvre littéraire. Cette ambiguïté s'accroît encore avec l'intervention fréquente de l'auteur. Deuxièmement, la première *Éducation sentimentale*, œuvre intermédiaire entre les œuvres de jeunesse et les œuvres de maturité, constitue une des rares occasions où l'auteur avance la conclusion avec sérieux et naïveté à la fois, pour achever la narration. La morale de l'œuvre est essentiellement esthétique. C'est pour cette raison que ce roman échappe, à la fois, à la superficialité de la moquerie stylistique dans les œuvres de jeunesse, et à l'ironie généralisée des œuvres de maturité. En fait, au lieu de s'exercer sur la narration, l'ironie y est redéfinie comme la méthode même du jugement esthétique. Troisièmement, à partir de *Madame Bovary*, l'auteur atteint la maturité de l'esthétique narrative, il n'a plus besoin de se moquer ostensiblement de la moralité de l'œuvre littéraire, ni de poser sérieusement une conclusion quelconque. Il se contente de réserver au lecteur un espace vide, là où il veut chercher une moralité, sans jamais assumer la responsabilité de l'interprétation qu'il fait de son texte.

Ainsi, la dernière phrase, la conclusion de l'*Éducation sentimentale* de 1869 est célèbre par sa force de négation de la valeur de l'éducation : « C'est là ce que nous avons eu de meilleur³ ». Ces mots qui servent de conclusion à la conversation entre Frédéric et Deslauriers sur leur vie passée, trahissent le vide de leur apprentissage. Si leur visite, manquée d'ailleurs, chez la Turque, épisode auquel le texte ne fait qu'une allusion très lointaine, est le meilleur moment de leur vie, quelle sera la valeur des toutes les expériences, de toutes les péripéties que le livre vient de détailler en cinq cents pages ? Si la première *Éducation* a fait mentir le titre, la seconde ne le fait pas moins. Mais, cette absence d'éducation ne signifie pas imperfection narrative comme c'était le cas pour la première

Éducation, mais au contraire, elle est le fruit d'un travail laborieusement mené avec le savoir-faire acquis depuis *Madame Bovary*.

2. La stratification de l'éducation dans *Bouvard et Pécuchet*

Cette ambiguïté construite à propos de l'éducation atteint son apogée dans *Bouvard et Pécuchet*. L'apprentissage est l'idée centrale du roman. Selon la typologie du genre romanesque, ce roman peut donc se classer comme roman d'apprentissage. Mais c'est uniquement dans la mesure où il trahit rigoureusement ses normes. Il ne s'agit pas de jeunes hommes, mais de personnes à la retraite. Au lieu de trouver le chemin à prendre, on apprend pour s'égarer. Au lieu de s'assimiler à la société, on apprend pour s'en isoler. Au lieu de se marier à la suite de la réussite de l'apprentissage, deux hommes s'unissent dès le début pour se consacrer à un apprentissage essentiellement stérile. *Bouvard et Pécuchet* est fidèle aux normes d'un roman d'apprentissage parce qu'il les prend exactement à l'envers.

Le sens de l'apprentissage devient d'autant plus délicat à saisir dans ce roman d'apprentissage renversé, que ce dernier se compose de trois phases éducatives bien distinctes. Il faut d'abord s'interroger sur l'apprentissage des sciences. Pourquoi et comment les deux bonshommes ont-ils dû apprendre les sciences ? Ensuite, à travers leurs expériences scientifiques infructueuses, un autre niveau d'apprentissage, l'apprentissage du monde de Bouvard et Pécuchet, s'impose. Pour quelle raison leur apprentissage des sciences doit-il échouer complètement avant d'être remplacé par l'acte de copier ? Pourquoi leur recherche scientifique doit-elle se révéler non seulement infructueuse mais aussi anti-sociale ? Comment peut-on situer l'acte de copier dans les rapports des personnages avec la société ? Interroger le sens de l'acte de copier revient à demander ce que les deux bonshommes ont appris comme manière de vivre, et non comme connaissance. Finalement, au niveau du lecteur, quel questionnement nous pro-

pose le dernier roman de Flaubert ? Qu'est-ce qu'il nous enseigne ?

Autant de questions sont à poser pour aborder le problème de l'éducation dans *Bouvard et Pécuchet*. Dans ce roman, l'éducation est stratifiée selon les diverses phases de la représentation romanesque, des actions des personnages jusqu'à l'interprétation du lecteur. Il y a d'abord deux éducations, intérieure et extérieure. D'une part nous avons l'éducation pour le lecteur, c'est-à-dire le sens à dégager par l'ensemble du texte, et d'autre part l'éducation que les deux bonshommes ont reçue dans le récit. Cette éducation de Bouvard et Pécuchet s'opère en deux étapes : apprentissage des sciences du premier au dixième chapitres, et la Copie. La Copie est une étape importante et définitive de leur éducation. L'apprentissage des sciences se divise lui-même en deux parties, parce qu'il comprend l'éducation des enfants. Il faut donc distinguer la science d'éducation qui se développe au chapitre X et l'apprentissage des autres sciences qui se pratique dans les chapitres précédents. L'éducation des enfants comporte elle-même deux phases, l'instruction et l'éducation morale.

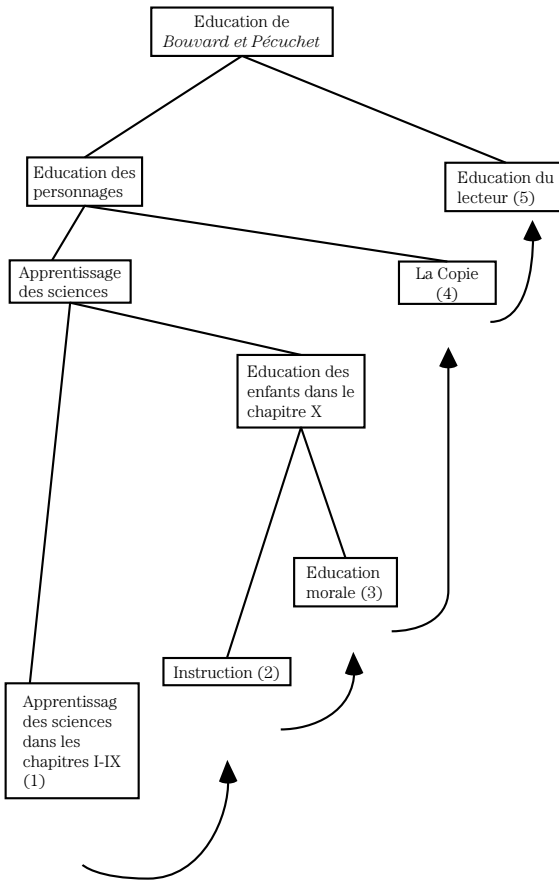
Ainsi, si l'on schématise cette stratification de l'éducation dans *Bouvard et Pécuchet*, on peut la représenter comme dans la page suivante. Nous disposons donc de cinq degrés dans l'éducation. Les chiffres de un à cinq indiquent les niveaux d'éducation. Ainsi, l'apprentissage des sciences, exceptée la pédagogie, représente le premier degré ; il est le plus éloigné de l'éducation au sens plein du terme, tandis que l'éducation du lecteur, soit le cinquième degré, c'est-à-dire les sentiments qu'il a du livre après la lecture, est le plus proche de la fonction éducative de la littérature. Il va de soi que l'apprentissage de la pédagogie au chapitre X, concerne plus directement le thème de l'éducation, et qu'à l'intérieure de ce chapitre, l'éducation morale des enfants se situe à un niveau plus élevé que l'instruction.

Il est à remarquer que ces degrés successifs de l'éducation, de un à

cinq, suivent aussi l'ordre de lecture du roman. Ainsi, le degré un occupe les neufs premiers chapitres, le degré deux et trois le chapitre X, le degré quatre la partie inachevée ou le "second volume", et enfin le degré cinq constitue directement celui de la lecture, qui doit récupérer toutes les données du roman concernant l'éducation, pour faire l'éducation du lecteur lui-même.

Figure 1

Stratification de l'éducation dans *Bouvard et Pécuchet*



La particularité de *Bouvard et Pécuchet* consiste dans cette stratification en cinq degrés d'éducation. C'est-à-dire qu'un degré supérieur implique tous les degrés précédents. Ainsi, dans l'instruction (degré deux), on reconnaît les retours des mêmes problèmes que les bonshommes ont rencontrés dans l'apprentissage des sciences dans les neufs premiers chapitres (degré un). L'éducation morale des enfants (degré trois) est le développement des vices apparus au cours de l'instruction (degré deux) et doit clore l'ensemble du parcours encyclopédique (degré un). L'échec de l'éducation morale amène Bouvard et Pécuchet au degré suivant, le quatrième, la Copie. Ce degré quatre prend comme matière toutes les expériences précédentes, donc inclut les degrés un à trois. Ainsi, *Bouvard et Pécuchet* s'offre au lecteur pour lui apprendre quelque chose : le degré cinq.

Ainsi, dans le dernier roman de Flaubert, l'éducation est non seulement un thème central, mais aussi stratifiée dans la forme. Une réflexion sur l'éducation amènera nécessairement à l'ensemble du roman. Nous nous proposons ici, comme étape préparatoire pour une réflexion sur l'ensemble de l'œuvre, de voir, en prenant un cas, celui de l'apprentissage de la lecture par les enfants, comment un épisode est construit de telle manière qu'il rende possible cette succession, cet entrecroisement, ces enchevêtrements de l'éducation dans *Bouvard et Pécuchet*.

3. L'apprentissage de la lecture comme une jonction entre l'instruction et l'éducation

L'apprentissage de la lecture et de l'écriture au chapitre X de *Bouvard et Pécuchet* mérite une attention toute particulière. Et cela pour plusieurs raisons. D'abord, il est la première matière de l'instruction abordée par Bouvard et Pécuchet. Il doit constituer la base de tout enseignement ultérieur. Ensuite, il est le seul de leurs enseignements qui ait réussi.

Malgré la difficulté due à la fois à la mauvaise volonté des élèves et à l'incompétence des maîtres, Victor et Victorine arrivent tant bien que mal à apprendre à lire, ce qui est rare dans ce roman.

Cependant aucune réussite n'y est gratuite. L'apprentissage de la lecture introduit, par son succès même, l'enracinement et le développement des vices innés chez les enfants, thème fondamental du chapitre X. En apprenant la lecture par des moyens vicieux, Victor et Victorine sont définis comme de mauvais enfants et vont se comporter comme tels. La première réussite pédagogique de Bouvard et Pécuchet n'est que le point de départ de la démoralisation des enfants qui s'achève sur le vol de Victor et la perversion de Victorine. L'apprentissage de la lecture consolide du coup, par le moyen vicieux employé, la façon dont les maîtres et les élèves communiquent entre eux. Tout ce que les deux pédagogues peuvent donner à leurs élèves ne sert qu'à aggraver la mauvaise nature de ces derniers. En tant que première introduction au mal, l'enseignement de la lecture sert de jonction entre l'instruction et l'éducation.

Enfin, si cet épisode mérite d'être analysé, c'est parce qu'il introduit non seulement les enfants au mal, mais aussi le lecteur, qu'il soit fictif ou réel. Cela veut dire qu'il s'agit ici d'un certain questionnement sur les liens entre littérature et éducation. Avant même l'apprentissage de la lecture, "en attendant que les enfants sachent lire", Bouvard et Pécuchet abordent l'étude des *Fables* de La Fontaine. Et tout au long du chapitre X, les occasions ne manquent pas où ils recourent à la littérature ou à la fiction pour moraliser les enfants. Or il est possible de considérer l'apprentissage de la lecture comme la première étape de ces tentatives d'éducation littéraire. Cette dernière rejoint nécessairement la problématique générale du roman, à savoir les liens entre roman et éducation, les jugements moralisateurs portés sur l'œuvre littéraire. Ainsi la portée du premier épisode de l'instruction peut-elle être élargie jusqu'au degré le plus élevé de l'éduca-

tion : éducation donnée au lecteur par le livre. Cela correspond au degré (5), si on se réfère de nouveau à la figure 1. Et aussi au degré (4) parce que l'éducation du lecteur est déjà mimée par les deux bonshommes lors de la Copie selon les scénarios.

Ainsi, l'épisode de l'apprentissage de la lecture sert de jonction non seulement pour les degrés (2) et (3), mais aussi pour les (4) et (5). Il s'agit en effet d'une double transition.

Comment l'épisode de l'apprentissage de la lecture arrive-t-il à se charger de cette double tâche ? Qu'est-ce qui l'a rendu possible ? Quel en est l'effet ? Pour y répondre, nous allons étudier d'abord la motivation de l'épisode, c'est-à-dire la question de savoir comment l'apprentissage de la lecture est motivé et décrit dans le texte et l'avant-texte ; en vue de quel besoin narratif des modifications ont-elles été apportées au cours de l'élaboration.

4. L'enseignement pervertisseur de la lecture : l'élaboration de l'épisode

L'apprentissage de la lecture a été conçu très tôt comme une occasion pour manifester et confirmer les vices naturels des enfants. Il est vrai que dans la version 1 de *l'incipit*⁴, il ne fait l'objet que d'un bref ajout en marge gauche : le syntagme « lire et écrire » est inséré d'abord tout en haut du folio, à gauche, avec le calcul, la grammaire, l'histoire et les langues. Cette insertion est ensuite supprimée pour être reportée vers le milieu du folio, toujours en marge gauche⁵. La version 1 ne donne pas d'autres détails sur le contenu de la leçon, mais on peut se rendre compte déjà de l'importance de l'épisode dans le chapitre. Le fait même de figurer en tête dans ce brouillon très sommaire, d'ailleurs, témoigne de la place prioritaire qu'il occupe. De plus, dans l'énumération des matières à enseigner, la section « lire et écrire » vient en tête.

Mais c'est surtout dans les versions ultérieures que l'enseignement de la lecture et de l'écriture s'impose et comporte une connotation morale. En effet, dès la version 2, l'épisode est exploité pour montrer le développement des vices des enfants. La version 2 se compose de deux folios, le folio 287, g 225⁽³⁾ (folio 1097, g 225⁽⁹⁾) et le folio 289, g 225⁽³⁾ (folio 1099, g 225⁽⁹⁾). La Transcription 1 montre comment l'enseignement a été décrit dans le folio 287, marqué "A".

Et la Transcription 2 montre la suite du folio précédent.

Il est à remarquer comment la version 2 enrichit la leçon en détails. D'abord, elle énumère les différents jeux employés pour l'enseignement de la lecture, elle évoque ensuite la paresse des enfants et les moyens d'y remédier. Les moyens « moraux » et « physiques » sont également essayés en vain. L'impuissance pédagogique des deux bonshommes se dévoile de plus en plus, car le brouillon parle du « développement des vices », et nous avertit que « Victor très gourmand le devient davantage ». Enfin, c'est dans le cadre de la moralisation des enfants que l'enseignement de la morale est introduit. Les enfants étudient les *Fables* de La Fontaine. Et c'est probablement par l'apprentissage des *Fables* que l'écrivain a eu l'idée de faire de la leçon de la lecture une première occasion de pervertir les enfants. En fait, pour les *Fables* de La Fontaine, le brouillon scénarique précise qu'elles « mettent à jour leur immoralité native⁶ ». L'enseignement des *Fables* développe ainsi la perversité des enfants. C'est en l'aggravant que Bouvard et Pécuchet arrivent enfin à apprendre la lecture à leurs enfants. Le folio 289 comporte en lui-même deux versions pour expliquer le succès de l'enseignement. Il disait d'abord :

Victor et Victorine savent lire parce qu'ils ont envie de savoir ce qu'il y a dans un livre de la bibliothèque à gravures.

Transcription 1 (folio 287, g 225⁽³⁾)Lire & écrire.

2

différentes méthodes. lettre d'ivoire, boules taillées--
bureau typographique --lettres en pâte dans

(1)

le potage. --difficulté d'apprendre à lire & à écrire
d'ailleurs paresse des enfants --[Victorine] aiment à rester dans leur lit
y mettent une mauvaise volonté différente.

comment faire pr. les exciter?

(Bentham)
& blâmes, -- bouts à
raisonnements, éloge, point d'honneur
-- ratent

Les moyens moraux [les moyens physiques restent]

[également]

B & P sont bien embarrassés."

[système de sauvage?]

[sys]

[développement des vices.]

[Victor très gourmand le devient

davantage.]

Ce serait un bon résultat pédagogique, parce qu'il proviendrait d'une curiosité intellectuelle, bien qu'on ne puisse savoir exactement ce que ce livre contient, ce que les enfants ont envie de lire. Cependant, cette formule est supprimée et remplacée par une autre :

Victor et Victorine savent lire parce qu'on a flatté leurs vices, par les ruses maladroites.

Transcription 2 (folio 289, g 225⁽³⁾)

[Visite à l'école primaire. chez Petit. se fâchent avec lui]

en attendant qu'ils sachent lire, enseignement de la morale
par les Fables --de La Fontaine qui mettent à jour leur immoralité native

1

ce qu'on a flatté

enfin [ils] Victor & Victorine savent lire par[ce qu'ils ont]

leurs vices. par les récompenses maladroites. [surpris dans]

[envie de savoir ce qu'il y a dans un livre de la bibliothèque à gravures]

--on a pris Victor par la gourmandise

Victorine par la coquetterie.

Et le brouillon ajoute en bas :

on a pris Victor par la gourmandise, Victorine par la coquetterie.

Dès lors, le succès de l'enseignement de la lecture est moins dû à la curiosité intellectuelle qu'à la puissance des mauvais penchants avec lesquels les enfants sont nés et dont l'on ne peut jamais freiner la progression. C'est à ce stade de reformulation que l'épisode a pris un sens moral, et a donné le ton à la série des tentatives de moralisation réitérées en vain par Bouvard et Pécuchet. Dans ce processus de moralisation inverse de la leçon, les *Fables* de La Fontaine ont joué un rôle décisif.

C'est en se référant à l'opinion de Rousseau que Flaubert a souligné que les fables exercent une mauvaise influence morale sur les enfants. Ses notes de lecture témoignent de l'intérêt que le romancier porte à la critique de l'auteur de *l'Émile* (Transcription 3).

Flaubert prend trois exemples, la fourmi, le lion et le loup, exactement comme dans le texte définitif. Ces notes correspondent au passage sui-

Transcription 3 (Folio 175, g 226⁽²⁾)

Fables de La Fontaine l'enfant se fait une application contraire à l'intérêt de l'auteur.

il aime le vice avec lequel on tire parti des autres. --se promet d'être la

Fourmi. |

de jouer toujours le rôle du Lion --s'ennuie d'être à la chaîne, pleure de n'être pas le loup. (à une petite fille) 263.

vant de l'*Emile* :

Suivez les enfans apprenant leurs fables, et vous verrez que quand ils sont en état d'en faire l'application ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire partie des défauts des autres. Dans la fable précédente les enfans se moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au Renard. Dans la fable qui suit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple ; et point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier ; ils prendront toujours le beau rôle, c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très naturel. Or quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les monstres seroit un enfant avare et dur, qui sauroit ce qu'on lui demande et ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus.

Dans toutes les fables où le Lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire Lion, et quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle il a grand soin de s'emparer de tout⁷.

Cependant, une fois que la leçon de la lecture se voit attribuer une connotation morale sous l'influence directe de l'*Émile*, elle s'en détache

aussitôt. L'enseignement des *Fables* va être reporté ultérieurement. C'est ce qui se passe dans la version 4.

5. L'apprentissage différé dans la version 4

La version 4 propose elle-même deux versions. En effet, le folio 290, g 225⁽³⁾ (folio 1100, g 225⁽⁹⁾) et le folio 292, g 225⁽³⁾ (folio 1102, g 225⁽⁹⁾) sont presque identiques, excepté la disposition des épisodes qui précisément nous intéresse. Dans le folio 290, l'épisode du succès de l'enseignement de la lecture est affecté d'une indication de déplacement. Celui-ci s'opère en fait dans le folio 292, que nous nommons version 4'.

Nous examinons d'abord la transcription des passages concernés du folio 290, version 4 (Transcription 4).

Le paragraphe décrivant l'apprentissage de la lecture est encadré et marqué "C". Et il y a aussi les marques "A", "B" et "D". Donc, ce "C" signifie que la partie "C" doit venir après les parties marquées "A" et "B", et avant la partie marquée "D". Ainsi, un déplacement est indiqué dans le folio à la fois au moyen de l'encadrement et avec les marques alphabétiques.

La version 4' nous donne le résultat de la modification. Il s'agit du folio 292, marqué "B" (Transcription 5). Ainsi les enfants arrivent-ils à apprendre à lire non immédiatement après la leçon des *Fables*, mais après bien d'autres péripéties pédagogiques : divertissements, jouets et jeux instructifs.

Que signifie ce report de l'apprentissage ? Certes, il s'agit d'un procédé commun à l'auteur. Ce n'est qu'après avoir fait des détours, non moins infructueux, qu'on arrive à enseigner la lecture aux enfants avec le moyen vicieux. Tout se passe comme si les maîtres devaient essayer des échecs mineurs de leur pédagogie avant de stigmatiser un majeur : le pervertissement décisif de leurs enfants par l'apprentissage de la lecture.

Transcription 4 (folio 292, g 225⁽³⁾)

[*****]

Patientons : [II] et en attendant au point de vue de la morale, les fables de La Fontaine. [mais comme] comme il entre dans leur système de ne rien

*B & P**mais*

apprendre par cœur [ils] leur lisent les Fables. Les enfants prennent tout de travers, désirent être le Lièvre, le Renard. (Émile. p. 263) **A**

N. V.&V. apprennent à lire [par] par leurs vices flattés. --Lettres en pâte dans

à Victor

le potage ou argent donné & Corset donné à Victorine qui depuis toujours en rêve un. B & P savent bien que le moyen est mauvais. mais ils n'en ont pas vu d'autres. **C**

*étant***B** [*lorsqu'ils sont*] *désœuvrés Victor & Victorine*

[Le reste de] [En dehors des leçons, qui sont courtes Victor] vagabondent, & abîment le |

par

jardin. il faudrait les amuser. mais quel plaisir remplacer le mal faire? qu'ils fassent leurs jouets eux-mêmes! Ils aiment mieux s'ennuyer que de les faire un seul, il faudrait savoir plusieurs métiers.

alors jeux instructifs. découpures, un prisme, un verre ardent, un microscope "une conversation innocente" Fénelon --[L']

maintenant qu'ils

D. [Quand ils] savent lire, que leur montrer?

Mais du point de vue de la thématique de l'éducation du mal, il est significatif que l'apprentissage de la lecture qui a été conçu comme introduction au mal, soit fait non pas immédiatement après les *Fables* mais après les

Transcription 5 (folio 292, g 225⁽³⁾)Lire & écrire

*parallèle des deux enfants
& des deux bonshommes*

difficultés. ---efforts des enfants ---ne peuvent, *avec leurs deux appartements*

les enfants

[& ils] y mettent de la mauvaise volonté. sont très paresseux, [restent au lit]

[pendant la leçon]

méthodes diverses : lettres d'ivoire, [boules] syllabes sur les boules taillées,

bureau |

typographique.

On emploie vainement le blâme & l'éloge (Bentham). les bons points, les

ceintures |

d'honneur. l'émulation en les faisant travailler ensemble ---inutile.

Il faudrait qqchose qui les excite

Comment les exciter? une excitation trop forte peut amener une perte

célébrale |

(Bain)

Patientons! & en attendant, au point de vue de la morale Fables de La

Fontaine |

Comme il entre dans leur système de ne rien apprendre par cœur B & P leur

lisent |

par divertissement

le corbeau

les fables. [mais] Les enfants les prennent au rebours, voudraient être le

Renard, le Lièvre |

admirent la Fourmi

&

Etant désœuvrés, ils vagabondent, ravagent la maison, le jardin. [Il faudrait]

[maintenant mieux tenue]y

& ils

répondaient

ça m'amuse

il aurait fallu les amuser. mais par quel plaisir remplacer le plaisir qu'ils ont à mal
faire? |

qu'ils fassent leurs jouets eux-mêmes, ça les intrigue. Ils aiment mieux

s'ennuyer |

que de les faire. --& d'ailleurs pr. en faire un seul, il faudrait savoir plusieurs
métiers. un ballon. --des quilles

alors jeux instructifs découpures, un prisme, un verre ardent, un microscope

"conversation innocente" dit Fénelon

" [conversation]" Fénelon

enfin, ils apprennent à lire au moyen de leurs vices flattés. [Le] Pr. Victor,

lettres |

en pâte dans le potage, (ou argent donné?) & pr. Victorine, un corset --chose
qu'elle rêvait depuis longtemps. B & P [s'en] savent bien que le moyen est
mauvais. même si restait le seul.

maintenant qu'ils savent lire, quoi leur montrer?

premières tentatives de l'instruction comme les jouets ou les jeux instructifs. S'il avait été directement précédé des *Fables*, la première instruction aurait été toute teintée d'éducation morale. Les affinités avec Rousseau auraient été trop évidentes. Il ne faut pas oublier que le penseur genevois éprouvait un profond dégoût pour la lecture et les livres. Il déclare : « Je hais les livres⁸ », « La lecture est le fléau de l'enfance⁹ », « L'enfant qui lit ne pense pas¹⁰ », etc. Pour lui, la littérature est déjà un signe de corrup-

tion¹¹. Cette vision aurait convenu parfaitement à la thématique du mal de l'éducation, surtout pour les degrés (4) ou (5) du schéma. A tel point qu'une transition souple de l'instruction à l'éducation au niveau de la thématique de l'éducation du mal soit quelque peu menacée. La mise en distance sert ici pour ainsi dire à « thématiser » l'instruction, tout en la mettant bien dans la lignée du fonctionnement pervers de la morale. C'est comme si une fois détaché et décalé, l'apprentissage de la lecture englobait davantage l'instruction pour y mieux incruste le mal, pour ne pas dire la vicier.

Ainsi, cet épisode, né originairement en contiguïté avec la vision négative de Rousseau sur la lecture, prépare et anticipe les étapes suivantes de la stratification de l'éducation. Inscrit dans la thématique du mal, il mime préalablement ce qui se passe d'abord entre les enfants et les deux éducateurs amateurs, et ensuite entre ces derniers devenus copieurs et la Copie, et enfin entre nous et le livre.

NOTES

- 1 A Guy de Maupassant, 22 ou 23 janvier 1880, C.H.H., tome 16, p. 297.
- 2 Lettre à Louis Bouilhet, 4 septembre 1850, Pléiade, tome 1, p. 679.
- 3 Flaubert, *Éducation sentimentale*, GF, p. 510. Bien des critiques insistent sur la négativité de «l'éducation» de l'œuvre. Voir Peter Michael Wetherill, *Préface* à son édition de l'*Éducation sentimentale*, Classiques Garnier, p. LXXVII : «Il faut insister sur le caractère profondément ironique du titre. Il s'agit en effet d'une bien curieuse éducation! Loin d'apprendre quelque chose de moralement juste ou d'admirable, les personnages passent tout au plus de l'idéalisme juvénile [...] au cynisme essoufflé.» Et aussi, Jean-Pierre Duquette, *Flaubert ou l'architecture du vide*, Presses de l'université de Montréal, 1972, p. 77: «L'*Éducation sentimentale* est le roman de l'apprentissage par le vide, de l'apprentissage du néant. C'est le roman de l'an-événement, des choses qui se passent sans que rien n'arrive vraiment. [...] A un certain niveau, et de façon assez invraisemblable, l'*Éducation* est un roman qui n'existe pas, où chaque page est écrite comme en équilibre au bord du silence, de la non-signification. On est à la frontière exacte entre le roman et l'absence de roman, alors que seules, à la rigueur, l'écriture mise à part, les choses existent vraiment, comme palpables, matérielles, et seules permanences. Les personnages, eux, semblent voguer sur un tapis roulant, ou véhiculés sur des escaliers mobiles, transportés, montant, descendant, se croisant parfois, toujours en mouvement mais eux-mêmes figés, s'espérant, s'oubliant, emportés hors du champ des regards échangés.»
- 4 Pour le classement des manuscrits, nous suivons celui que nous avons établi dans notre étude sur l'*incipit* du chapitre X. Voir notre « « D'après la méthode expérimentale, suivre le développement de la Nature », concentration et nivellement à l'*incipit* du chapitre X de *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert », *Études de langue et littérature françaises*, Université Seinan-Gakuin, No. 41, 2000, et aussi « Roman et éducation, étude génétique de *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert », thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1995, *Annexe 1*.
- 5 Voir la transcription de la version 1 dans l'*Annexe 1*, p. 663.
- 6 Il nous semble difficile de lire "mettent au jour" au lieu de "mettent à jour".
- 7 *Émile*, p. 356. Souligné par nous.
- 8 *Émile*, p. 454.
- 9 *Ibid.*, p. 357.
- 10 *Ibid.*, p. 430. Pour les dangers de la lecture, voir aussi p. 419, p. 500, p. 826, et *Nouvelle Héloïse*, tome II, p. 563.
- 11 *Préface de Narcisse*, La Pléiade, tome II, p. 965.